

MÉMOIRES

CHAPITRE III
LA MORT ET
LA BLESSURE

DE SOLDATS

DATES
AOÛT 1870
JANVIER 1871

RÉCIT D'UN CHASSEUR À PIED À LA BATAILLE DE FROESCHWILLER

Un ordre arrive... Un bois très épais se présente à notre gauche. Nous nous y engageons pêle-mêle... Nous approchons, nous serons bientôt en pleine bataille. Voici sous sa forme la plus hideuse, la mort qui nous l'annonce. Un turco étendu par terre, sur le dos, le ventre ouvert... Sa figure est toute couverte de sang. On détourne la tête, on passe sans regarder. Nous rencontrons des blessés qui se traînent, gémissant, s'accrochant aux arbres, tombant, faisant de vains efforts pour se relever, criant, appelant, demandant secours. Nous marchons, nous marchons toujours. Un chef de bataillon vient d'être tué raide d'une balle dans le cœur. Un capitaine est à genoux près du corps étendu... Il retire des poches du commandant... un étui en maroquin. Il fait voir cet étui à deux ou trois officiers qui sont là : « La photographie de sa femme et de son petit garçon » dit-il...

RÉCIT D'UN CHASSEUR À PIED À LA BATAILLE DE FROESCHWILLER

Nous reculons... Nous trouvons un chemin. Il est jonché de blessés et de morts... Un de mes malheureux camarades est là, par terre, les deux pieds coupés par un obus. Il me reconnaît, m'appelle par mon nom, m'implore d'une voix suppliante. Que faire ? Je suis seul. Je me détourne et je passe. C'est un de mes remords. On pouvait les compter par centaines, ceux qui restaient dans ce bois, mutilés et sans secours ! Mais celui-là, je le vois encore, je le verrai toujours, appuyé contre un arbre, le regard fixe et tendant les bras vers moi ! ...

RÉCIT D'UN CHIRURGIEN D'AMBULANCE RELATIF À LA BATAILLE DE SEDAN

Je retrouvai mon ambulance et le pauvre sous-lieutenant de cuirassiers qui m'avait donné, de si bon cœur, du pain des oignons et de la paille. Je lui coupai le bras le lendemain. « Ah ! me disait-il après l'opération, j'avais bien raison de vous dire que cette guerre était stupide... Me voilà avec un bras de moins, et je n'ai pas vu un Prussien. Nous avons été battus sans même avoir combattu ».

RÉCIT DE LA BATAILLE DE GRAVELOTTE

Nous traversons le faubourg Saint-Julien au milieu d'une effroyable confusion. Que de voitures chargées de morts et de blessés ! Nous passons devant une vieille église ; les portes sont toutes grandes ouvertes. Des torches éclairent l'intérieur de l'église, qui est pleine de blessés étendus sur de la paille ; des chirurgiens vont et viennent ; on entend des plaintes, des cris.

RUBRIQUE PORTRAIT DE SOLDAT



Pierre Louis Pierson, *Hamon fils*, 1870-71 © Paris, musée de l'Armée, Dist. RMN /Emilie Cambier

RÉCIT DE LA BATAILLE DE GRAVELOTTE

Nous ramassons nos morts et nos blessés sur le plateau de Doncourt. Le premier blessé que je rencontre est un capitaine de dragons. Il a la tête fendue, la cervelle sort et fait bourrelet en dehors du crâne... Je fais descendre un homme de cheval. Il enlève sa selle, prend sa couverture, l'étend par terre. Sur cette couverture, nous plaçons le blessé et nous nous mettons en route. Il souffrait et gémissait horriblement. Cependant il put me dire quelques mots : « Je suis marié. J'ai deux enfants. Il y a un petit portefeuille dans la poche de ma veste. Dans ce portefeuille une lettre pour ma femme, avec l'adresse. Je vous recommande cette lettre ».

RÉCIT DE LA BATAILLE DE GRAVELOTTE SAINT-PRIVAT

PAR UN OFFICIER DE HUSSARDS

Neuf heures du soir. Nuit noire. Au loin, très au loin, plusieurs incendies. Où allons-nous ? A Doncourt, disait-on... Les chevaux épuisés, à bout de souffle et de force, ne nous portaient qu'à grand peine... Nous nous arrêtons dans une terre labourée à côté du village. Là chacun se tâte, s'examine ; on se découvre de-ci de-là de légères avaries : contusions, estafilades, écorniflures. La plupart de ces petites blessures sont à la tête. Aussi une heure après que nous avons mis pied à terre, la moitié des hommes se promenaient avec des bandes, des mouchoirs, des compresses autour de la tête. Par là-dessus, des képis déchirés, des shakos fendus, des bonnets de coton, des foulards indiens noués aux quatre coins... Quelques blessures plus sérieuses et plus profondes se sont enflammées, nécessitent des pansements ; les chirurgiens ont peine à suffire à la tâche...

SOUVENIRS D'UN CHIRURGIEN D'AMBULANCE RELATIF À LA BATAILLE DE SEDAN

Nos lits et notre paille, rapidement, se garnissaient de blessés. Nous faisons de notre mieux, un chirurgien militaire et moi, pour suffire à tout. Mais voilà que, subitement un obus tombe, au milieu de la salle, comme un coup de tonnerre, sur le lit d'un vieux capitaine, grièvement blessé. L'obus éclate, ricoche, traverse le plancher, casse tous les carreaux, perce les murs et, avec un tapage effroyable, remplit la salle de poussière, de poudre et d'une fumée noire, âcre, asphyxiante, aveuglante. Pleurs, cris, tumulte indescriptible. La fumée enfin se dissipe. Je me retrouve sous un lit. Je me relève. Je me tâte. Pas de blessure ; mais j'ai les yeux brûlés par la poudre. Je ne peux rouvrir l'œil droit et j'entre-ouvre péniblement l'œil gauche.

RÉCIT D'UN CHASSEUR À PIED RELATIF À LA BATAILLE DE FROESCHWILLER

Nos cartouches s'épuisaient... Aucun moyen de se ravitailler... Les Prussiens redoublaient leurs attaques. Nous étions inondés d'un déluge de feu et de plomb. Les arbres, autour de nous, étaient hachés par la mitraille ; les branches craquaient, se brisaient, tombaient sur nos têtes. Partout des blessés, dont les plaintes étaient horribles. Un de nos officiers s'écrie « en retraite ! »... Nous sommes battus. Inutile a été le courage de tous ces braves gens qui sont là couchés par terre. Inutile a été leur mort !